

LAURE ARBOGAST

LES LIENS DE SANG

4. RÉDEMPTION



« Les ténèbres ne peuvent chasser les ténèbres. Seule la lumière peut le faire. La haine ne peut chasser la haine. Seul l'amour peut le faire. »

— MARTIN LUTHER KING JR.

Playlist

- *Étude Op.25 n°9 dite le Papillon, Chopin*
- *Étude Op.10 n°4 dite le Torrent, Chopin*
- *Let It Go (la Reine des neiges), Disney*
- *Étude Op.25 n°5 dite la Fausse Note, Chopin*
- *Bagatelle en la mineur, WoO 59 : La Lettre à Élise, Beethoven*
- *Liebesleid (Chagrin d'Amour) et Liebesfreud (Plaisir d'amour), Rachmaninov, d'après Kreisler*
- *Sonate n°14 en do dièse mineur Op.27 n°2 dite Sonate au Clair de lune, Beethoven*
- *Prélude Op.28 n°1, Chopin*
- *Prélude Op.28 n°15 dit la Goutte d'eau, Chopin*
- *Prélude Op.28 n°24 dit la Tempête, Chopin*
- *Valse Op.54 n°1 dite Valse minute, Chopin*
- *Pirates des Caraïbes, Disney*
- *Grande Valse brillante Op.18, Chopin*
- *Concerto n°2 en sol mineur Op.8, RV 315, troisième mouvement : l'Estate (l'Été), Vivaldi*
- *Suite bergamasque, troisième mouvement : Clair de Lune, Debussy*

- *Fantaisie-Improptu Op. posthume 66, Chopin*
- *Liebestraum (Rêves d'amour) S 541, troisième nocturne, Liszt*
- *Ballade Op.23 n°1, Chopin*
- *Tableaux d'une exposition Op.56, Baba Yaga, Moussorgski*
- *Six Moments Musicaux, Op.16, Quatrième pièce : Presto, Rachmaninov*
- *Étude Op.10 n°12 dite Étude révolutionnaire, Chopin*
- *Polonaise n°6 Op.53 : Polonaise héroïque, Chopin*
- *Sonate pour piano n°2 Op.35, troisième mouvement : Marche funèbre, Chopin*
- *Auld Lang Syne (Ce n'est qu'un au revoir)*
- *fantaisie pour piano à quatre mains en fa mineur, D.940, Schubert*
- *Valse la Belle au bois dormant, Rachmaninov, d'après Tchaikovsky*
- *Rhapsodie hongroise n°2, S.244/2, Liszt*
- *Étude Op.10 n°3 dite Tristesse, Chopin*
- *Étude Op.10 n°1 dite la Cascade, Chopin*
- *Étude Op.25 n°11 dite le Vent d'hiver, Chopin*
- *Concerto pour piano n°3 Op.30, Rachmaninov*
- *Killing in the Name, Rage Against The Machine*
- *Concerto pour piano n°1 Op.11, Chopin*
- *Valse Op.69 n°1 dite Valse de l'adieu, Chopin*

Écoute cette playlist sur YouTube Music à l'adresse suivante :
<https://bit.ly/playlistliensdesang4>
ou en flashant directement ce QR code :



Prologue

DAN

Je tire de toutes mes forces sur les menottes qui me lient au fauteuil où l'on m'a fait asseoir il y a quelques heures, après m'avoir passé à tabac. En vain : l'acier renforcé résiste.

La pièce dans laquelle je me trouve n'a rien d'une salle d'interrogatoire : située à un étage élevé du Comcast Building, le plus haut gratte-ciel du *Rockefeller Center*, elle est meublée d'un simple bureau en bois sombre où sont posés un ordinateur et quelques dossiers, du lourd fauteuil en cuir auquel je suis attaché et enfin d'un palmier en pot devant l'immense baie vitrée.

Dans des circonstances différentes, j'aurais sans doute contemplé la vue vertigineuse sur les dix-huit autres immeubles du complexe, la plupart de style Art déco. J'aurais aussi admiré la *Rockefeller Plaza*, la place en contrebas où l'on a installé comme chaque hiver le célèbre sapin de Noël. Mais cette nuit, une épaisse nappe de brouillard enveloppe la ville et surtout, je suis en bien mauvaise posture...

Une angoisse sourde monte dans ma poitrine. Combien de temps vont-ils encore me laisser pourrir ici ? Et d'ailleurs, qui sont-ils ?

Soudain, la porte s'ouvre à la volée. Je sursaute et je me

retourne. Une sacoche d'ordinateur en bandoulière, Pierre-Henri entre, referme aussitôt et se précipite vers moi.

— J'aurais dû me douter que tu étais derrière mon arrestation... lâché-je entre mes dents.

Surpris, il me dévisage :

— Daniel, tu plaisantes, j'espère ?

— Je ne te dirai pas où est Camille.

— Inutile. Je le sais, répond Pierre en fouillant dans son sac.

Je suis pris de panique. Il l'a arrêtée... Sa propre fille ! Cet homme est un monstre ! Je me débats, mais je ne réussis qu'à m'entailler davantage les poignets.

— Tiens-toi tranquille, ordonne Pierre qui s'empare d'un coupe-boulon.

Il compte me torturer avec ça ? pensé-je, terrifié.

Mais Pierre n'en fait rien. Tant bien que mal, il brise une menotte, puis la seconde. C'est étrange, Pierre est essoufflé et il a les cheveux en bataille... Son costume est froissé et, fait encore plus inhabituel, il ne porte pas de cravate.

— Camille t'attend en bas sur sa moto, à l'angle de la Sixième Avenue et de la 49^e rue, poursuit Pierre. Suis-moi. On y va, et vite.

— Vous n'irez nulle part, fait une voix grave derrière nous.

Pierre-Henri jure. Je reconnais Frank Chevallier, un de ses oncles. Chauve, corpulent, le visage rougeaud, c'est un individu autoritaire, craint plus que respecté. Il est connu pour ses aventures et ses sautes d'humeur.

— Dan va être raisonnable et nous révéler où se trouve sa petite amie, lance Frank.

— Daniel va rester muet et s'en aller, dit Pierre en posant la main sur mon épaule.

Les deux hommes s'affrontent du regard. Soudain, Frank Chevallier pointe un pistolet sur moi. J'étouffe un cri et je me lève.

— Frank, qu'est-ce que ça signifie ? s'indigne Pierre. Baisse cette arme !

— On ne bouge plus, Dan ! ordonne Frank.

Je sens des picotements dans tout mon corps. Je suis paralysé. C'est sans doute son pouvoir lié à l'Élément Eau... Je lance un regard terrifié à Pierre qui n'a pas quitté son oncle des yeux.

— Libère Daniel, lâche Pierre. Tout de suite !

Frank arme son pistolet :

— À condition qu'il me révèle où se cache Camille.

— Plutôt mourir, dis-je sur un ton de défi.

— À ta guise.

Frank tire aussitôt. Pierre me pousse ; je m'effondre sur le sol. La balle qui m'était destinée traverse l'épaule de Pierre. Hébété, je regarde le sang qui coule de sa blessure.

— Je pensais que vous vous haïssiez... ricane Frank.

— Nous avons nos différends, mais je tiens beaucoup à lui, répond Pierre, le souffle court.

Je commence à le croire...

— Mais de là à prendre une balle à sa place...

— C'est mon filleul, Frank. Tu ne peux pas comprendre.

— Tu es aussi mon filleul et je te méprise.

— C'est réciproque, rétorque Pierre en grimaçant de douleur.

— Malheureusement, le corps de ton cher filleul ne lui obéit plus et j'ai encore cinq balles dans mon chargeur. Quant à toi, tu ne fais pas le poids contre moi. Lève-toi, Dan.

Tout est fini... pensée-je, amer. J'obtempère contre mon gré.

— Pierre ! appelé-je.

Il cesse de comprimer sa blessure qui saigne de plus en plus et plonge la main dans sa poche. Il croise mon regard. Je lis dans le sien une profonde tristesse.

— Dernière chance, Dan ! crache Frank.

— Pierre... répété-je. Tu diras à Camille que je l'aime.

Il jette à mes pieds une carte magnétique semblable à une clé

d'hôtel, sur laquelle il est écrit : « *visitor's pass* ». Il secoue la tête :

— Non, Daniel. C'est toi qui le lui diras pour nous deux.

Frank est pris d'un rire hystérique. Au moment où il vide son chargeur, Pierre s'élance vers lui en poussant un rugissement et le saisit à bras le corps. Il le projette de toutes ses forces contre la baie vitrée qui explose sous le choc en une myriade d'éclats de verre.

Frank hurle de surprise et de douleur. Il entraîne Pierre dans sa chute vertigineuse.

Partie Un

LE PAPILLON



CHAPITRE 1

Aislinn

JEUDI 1ER AOÛT

Cinq mois plus tôt...

J'ai froid...

C'est la seule sensation que j'éprouve désormais. La peur, la douleur, l'ennui... Tout a disparu.

Depuis quand me retient-on prisonnière dans ce laboratoire souterrain de l'Armée de l'Ombre new-yorkaise ? Au début, je comptais les jours, mais ceux-ci se sont mués en semaines, puis en mois. La nuit succède au jour sans que je fasse la différence : l'éclairage artificiel ne me le permet pas. Le temps se dissout dans le néant.

Mon attente interminable est ponctuée par une visite guidée quotidienne organisée pour les membres haut placés des Armées de l'Ombre du monde entier, qui viennent voir à quoi servent leurs subventions, et pour les meilleurs employés que l'on souhaite récompenser de leur dévouement. Parfois, je suis aussi l'attraction principale de visites « privées » vendues à prix d'or à des hommes qui me confondent avec une revue pornographique. Immergée dans un liquide qui me maintient en vie en même temps qu'il neutralise mes pouvoirs, je suis enfermée dans une

prison de verre, vêtue d'un maillot de bain, à la vue de tous ceux qui pénètrent dans le laboratoire.

Quand les scientifiques de l'AO new-yorkaise vont-ils enfin se décider à abréger mes souffrances ? Pourquoi me conservent-ils ainsi, telle un trophée, en souvenir d'un temps révolu ? Personne ne va donc avoir pitié de moi ?

La mort dans l'âme, je ferme les yeux et je m'oblige à ne penser à rien.

CHAPITRE 2

Pierre

SAMEDI 3 AOÛT

Je suis réveillé en sursaut par la sonnerie de mon portable que je n'éteins jamais. Je me frotte les yeux et je consulte mon réveil : il marque 4 heures du matin.

— Oui... bafouillé-je d'une voix endormie.

— Monsieur Chevallier, dit une femme à l'autre bout du fil, nous savons de source sûre que vous êtes en danger.

Je bâille et je regarde d'où provient l'appel, mais il s'agit d'un numéro privé.

— « Nous », qui ? demandé-je, perplexe.

— Je ne peux pas vous le dire.

— Le contraire m'aurait étonné...

Je m'assois sur mon lit devenu trop grand depuis que Rose m'a quitté.

— Vous allez être victime d'un accident de voiture en vous rendant à votre bureau ce matin.

Encore un canular, soupiré-je, exaspéré.

— Je vois. Merci de m'avoir prévenu. Au revoir !

— Attendez ! s'écrie la femme alors que je m'apprête à raccrocher. Je vous dis la vérité ! Je suis la petite amie d'Antoine Léry et il vient d'avoir connaissance de cette information.

Je me mets à rire.

— Ridicule... Si c'était vrai, pourquoi me prévenir ? Il me hait ! Jamais il ne m'appellerait.

— Certes... Il a composé votre numéro et il m'a donné son portable.

— Je respecterai le Code de la route, c'est promis, me moqué-je.

— Pierre, tu veux mourir ? aboie un homme à l'autre bout du fil.

C'est bien la voix d'Antoine...

— Tu sais, des menaces de mort, j'en reçois sans cesse... répliqué-je, troublé.

— Celle-ci est sérieuse. Les vampires français débarquent à New York par dizaines depuis quelques jours !

— Quel rapport avec moi ?

— Qui prendrait ta place, si tu casses ta pipe ?

— Mon oncle Frank, sans doute...

— Et sa première décision serait... ?

Je fronce les sourcils, car je viens de comprendre.

— ... d'exterminer tous les vampires. Il en parle depuis des années.

— D'où l'exode de ces derniers jours.

— Qui t'a renseigné ?

— Ernest, mon ancien dealer. Il a émigré, lui aussi. J'ignore comment il a obtenu l'information, mais autrefois c'était un gars fiable.

Je me lève, entrouvre l'épais rideau et jette un coup d'œil dans la rue. Je remarque une camionnette blanche avec des vitres teintées garée sur le trottoir opposé. Je ne dois pas céder à la paranoïa ! Je ferme le rideau.

— Si mes heures sont comptées, que veux-tu que j'y fasse ? dis-je d'un ton las.

— C'est toi le cerveau, Pierre, tu te souviens ? Alors, pour ta

filles, tâche de ne pas te faire tuer... Et n'oublie pas de nourrir son chat, soit dit en passant.

La communication est coupée. Décontenancé, je fixe mon portable devenu muet. C'est la première fois que je parle à Antoine depuis que je lui ai avoué être l'auteur du meurtre de Mikaëla il y a quinze ans et que j'ai acheté son silence.

Je descends à la cuisine et je remplis la gamelle de Styx, le chat siamois de Camille. Sans doute attiré par le bruit, le félin apparaît et vient se frotter contre ma jambe en ronronnant. Camille l'a recueilli il y a dix ans alors qu'il errait dans le cimetière du Montparnasse : elle pensait à l'époque que c'était peut-être l'esprit d'Antoine. Celui-ci est bouddhiste et il croit au cycle des réincarnations. *S'il a raison, je n'ose même pas imaginer quel animal je deviendrai après ma mort...* frissonné-je en prenant Styx dans mes bras.

CHAPITRE 3

Camille

Quelqu'un, sans doute Antoine, joue de la guitare électrique. Je m'éveille peu à peu. Désorientée, je mets un moment à me souvenir que je me trouve à Greenwich Village, dans la chambre d'amis d'Antoine et de Johanna. Dan me tient serrée contre lui, comme s'il craignait que je disparaisse. Je profite de la douceur de ses bras quelques minutes encore, puis je me tourne vers lui. Il me regarde de ses beaux yeux verts en amande.

— Bonjour, ma chérie... sourit-il.

— Bonjour, Danny.

Je l'embrasse avec tendresse et je caresse ses cheveux noirs. Il les a coupés le lendemain de son arrivée à New York pour qu'on ne le confonde pas avec Antoine.

— Qu'as-tu envie de faire ? lui demandé-je.

— Fumer et rester dans ce lit avec toi toute la journée, mais ce n'est pas très raisonnable.

— Certes...

— Sinon, m'entraîner avec papa et visiter des appartements.

— Tu comptes rester aux États-Unis ?

Je n'ai pas osé aborder le sujet depuis nos retrouvailles. Nous

nous sommes contentés de vivre au jour le jour et ces trois semaines de répit nous ont fait le plus grand bien.

— Ma vie est à New York, maintenant, assure Dan. C'est là que tu vas étudier et je viens enfin de me réconcilier avec mon père. Tu préfères qu'on habite à Greenwich ou près de ta future école ?

— Tu... tu veux qu'on emménage ensemble ? demandé-je, surprise.

— Pas toi ?

— Je ne demande pas mieux...

Je réfléchis un instant.

— Tu aimerais loger dans un *brownstone* d'époque ?

C'est le nom des maisons de grès brun-rouge construites vers les années 1850. On accède à la porte d'entrée du premier étage grâce à un court escalier extérieur sur lequel on s'installe pour bavarder, boire un verre ou saluer ses voisins, surtout à Brooklyn et dans le Queens où la vie de quartier est encore très présente.

— Je doute qu'on ait les moyens... répond Dan.

Ces appartements valent une petite fortune et expriment autant un statut social qu'un certain goût pour la vie bohème de leur occupant. Pourtant, ils n'ont pas toujours été à la mode. Ainsi, Edith Wharton, la célèbre romancière, regrette de voir New York couverte d'une « couche de chocolat froid ».

Je secoue la tête :

— Lucy, la propriétaire du café d'à côté, m'a proposé une colocation. À New York, c'est très courant. Elle vit dans l'immeuble juste en face. Il appartient à un membre de sa famille.

— Tu parles de la gérante du *Moon Cafe* ? Je doute que sa « famille » soit ravie de loger un couple de chasseurs...

— Pourquoi ? Elle n'est pas liée aux vampires...

— C'est le moins que l'on puisse dire !

— Alors, où est le problème ? De toute façon, je ne suis plus chasseuse. Je ne veux plus utiliser mes pouvoirs.

— C'est toi qui vois, ma belle, sourit Dan en glissant la main sous mon T-shirt.

L'ampoule d'une des lampes de chevet éclate. *Encore...* soupiré-je en m'abandonnant aux baisers de mon petit ami.

CHAPITRE 4

Pierre

Et si Antoine avait raison et que ma vie était menacée ? me demandé-je en jetant des regards inquiets dans mes rétroviseurs. Peut-être que j'aurais dû aller travailler en taxi ou rester à la maison... Mais je n'ai jamais été absent une seule fois depuis neuf ans que je dirige cette agence !

J'ai renoncé à prendre des précautions, mais j'ai tout de même choisi le 4x4 plutôt que la berline que je conduis d'ordinaire pour me rendre au bureau. Le trajet ne dure que dix minutes et je suis presque arrivé : au bout du boulevard se dresse l'imposante silhouette de la tour Montparnasse éclairée de lumières bleues.

Le feu de signalisation passe au vert. Je démarre, tourne la tête à gauche et aperçois avec effroi une camionnette blanche qui grille le feu dans la rue perpendiculaire et qui fonce droit sur moi. Je donne un coup de volant pour éviter le chauffard, mais ma voiture monte sur le trottoir et percute un platane avec un bruit assourdissant. L'airbag se déclenche. J'ai le souffle coupé et je perds connaissance pendant quelques secondes. Quand je rouvre les yeux, je vois que l'autre véhicule a fait un tonneau et que des flammes s'échappent par les vitres brisées. Elles ne proviennent

pas de la camionnette, mais plutôt de son conducteur qui se tord de douleur au milieu de l'incendie. À coup sûr, c'est un vampire que Frank ou un de ses idiots de fils a envoûté pour qu'il m'emboutisse !

Sonné, je sors du 4x4 – ou plutôt de ce qu'il en reste – et je fais quelques pas en chancelant. J'ai la nausée et mes oreilles sifflent tant que je n'entends plus rien. Je porte la main à mon front douloureux et je sens une profonde entaille. Tremblant, j'abandonne la voiture sans un regard en arrière.

Tel un zombie, je me dirige à pied vers la tour Montparnasse. Ma secrétaire s'occupera des démarches. *Je suis en vie, et grâce à Antoine...* réalisé-je, perplexe.

CHAPITRE 5

Camille

Je précède Dan dans le *Moon Cafe*, ma main dans la sienne. Nous nous sommes habitués à agir comme un couple en public, mais je suis encore mal à l'aise quand les regards s'attardent trop sur nous. « C'est parce que je suis très beau », a coutume de dire Dan qui, lui, a déjà vaincu sa gêne.

Le *Moon Cafe* est devenu depuis quelques mois un lieu branché du quartier. À quelques pas de Washington Square Park, c'est un *coffee shop* dans la plus pure tradition new-yorkaise. Le concept est d'abord né à Greenwich Village et à Little Italy dans l'entre-deux-guerres. Dès que l'on y pénètre, on est accueilli par la bonne odeur des *pastries* et du café bio et équitable. Le *Moon* offre aussi de la restauration rapide avec un large choix vegan. L'intérieur est chaleureux, décoré de façon bohème à la pointe de la mode. Sur les murs alternent brique rouge et bardage en bois exotique. Des tables basses et des canapés en palettes se mêlent à un mobilier plus traditionnel. D'épais tapis et des plantes vertes ajoutent à l'ambiance cosy. Dan me fait remarquer la présence d'une guitare électrique Fender Stratocaster rouge posée contre un piano tout au fond de la salle.

Derrière le comptoir se tient une jeune femme coiffée d'un

chapeau de cow-boy. Elle est occupée à du *latte-art*, l'art de former des motifs en surface de la mousse d'un cappuccino ou d'un café au lait. Elle exécute avec brio un papillon et un dragon pour les clients précédents.

— Bonjour, Lucy, lancé-je quand elle a achevé son œuvre. Je te présente...

— ... le fils d'Antoine, je présume, sourit Lucy. Danny, c'est ça ?

— Dan, répond-il en lui rendant son sourire.

— Ton père m'a tant parlé de toi que j'ai l'impression de te connaître...

— Sache qu'il a tout faux. Je suis loin d'être la huitième merveille du monde.

— Es-tu aussi « tolérant » que lui ?

— J'y travaille. J'avoue que j'ai un peu de mal avec les vampires...

J'étouffe un cri de surprise.

— Dans ce cas, nous avons un point commun. Camille n'est pas au courant ? s'étonne Lucy.

— Pour les vampires, oui, mais pas pour le reste.

— Je te laisse le soin de lui expliquer. Qu'est-ce que vous prendrez ?

— Pour moi un grand café, sans lait ni sucre. Pour Camille, un muffin au chocolat et un mokaccino à la vanille, si mes souvenirs sont bons...

Je hoche la tête, sourire aux lèvres. Sa mémoire est bien revenue...

— Allez vous installer, je vous les apporte, dit Lucy alors que je sors mon portefeuille. Laisse, c'est pour la maison.

Lucy désigne sous le comptoir une petite fille qui doit avoir trois ou quatre ans, qui joue à la dînette en tête à tête avec un renard en peluche.

— Antoine et moi avons un *accord*... murmure-t-elle. Il la garde un soir par mois.

— C'est dans six jours ? fait Dan.

Lucy acquiesce. Je hausse un sourcil. Je choisis une table devant la baie vitrée et je m'installe sur le canapé en palettes. Dan s'assoit avec nonchalance à côté de moi, se cale contre les coussins et m'attire à lui.

— Tu peux m'expliquer ? demandé-je. Je n'ai pas tout suivi...

Il désigne le nom complet de l'établissement, peint sur un des murs latéraux : *Full Moon Café*. Le café de la pleine lune... Le mot « Full » a été barré.

— Ils sont fermés un soir par mois. Celui-là même où mon père fait du baby-sitting.

— Lucy est un *loup-garou* ? murmuré-je en frissonnant malgré la chaleur.

Dan secoue la tête :

— Je n'en sais rien. Mais c'est une métamorphe... Elle prend la forme d'un animal à la pleine lune ou quand elle est soumise à une émotion violente.

Bouche bée, je dévisage la jeune femme qui prépare nos boissons.

— Je ne connais pas les détails, poursuit Dan. En Europe, les métamorphes ont tous été exterminés depuis des siècles. Ton père en sait sans doute davantage.

— Mon père n'a probablement aucune envie de me parler...

— Et toi ? Tu aimerais reprendre contact avec lui ?

— Peut-être. Mais après ce qu'il a fait à Mikaëla et à Antoine...

— C'est leur problème à tous les trois, coupe Dan. À la rigueur, le mien. En aucun cas le tien.

— Tu crois que je devrais lui téléphoner ?

— Non, mais je pense que tu pourrais le compter parmi tes alliés en cas de « souci ». Et un allié aussi haut placé, ce n'est pas à négliger.

Par souci, il sous-entend mon arrestation à cause de mes pouvoirs liés aux Quatre Éléments...

— La dernière fois que je l'ai vu, je n'ai pas été tendre avec lui... rappelé-je.

Dan hausse les épaules alors que Lucy arrive avec notre commande.

— Tu lui feras des cookies et il te pardonnera. Lui et moi, on se les disputait, à l'époque.

Voilà pourquoi une journée ne durerait que quelques heures... Lucy pose un plateau en bambou sur la table et s'assoit en face de nous :

— Alors, vous avez deviné en quel animal je me transforme ?

Elle enlève son chapeau, découvrant des cheveux mi-longs. Ils sont blancs à l'exception d'une mèche noire. Ses yeux dorés semblent refléter la lumière du soleil.

— Un ours polaire ? hasarde Dan.

— Presque, mais non, répond-elle avec un clin d'œil.

— Je donne ma langue au chat... Un chat ?

Elle secoue la tête en riant.

— Alors, Antoine vous a parlé de notre projet ? demande-t-elle.

— Vous allez ouvrir une porte entre ton *coffee shop* et son magasin de vinyles, dis-je, sourire aux lèvres. Les sessions *live* se tiendront désormais ici, ce qui t'amènera du monde. En échange, les clients viendront payer les disques et réserver les toiles de Johanna au *Moon* et Antoine n'aura plus besoin d'employé quand j'entrerai à mon école de photo. Et surtout, il va transformer l'arrière-boutique en dojo avec des tatamis : Johanna ne supporte plus qu'il entraîne ses élèves dans son salon...

— Très bien résumé, répond Lucy. Dan, tu penses que tu pourrais nous aider pour les travaux ?

— Je commence dès ce soir, assure-t-il en exhibant ses biceps. S'il faut casser quelque chose, tu peux compter sur moi.

— Il sait aussi être tendre... ajouté-je. Lucy, pour la colocation, ton offre tient toujours ?

— Oui, la petite chambre est libre et la grande le sera à partir de demain.

— Laisse-moi deviner : les anciens occupants sont morts ? demande Dan.

— Pas du tout. Ils ont émigré au Canada suite à l'élection du nouveau président et surtout suite à la rumeur de l'existence d'un laboratoire de pointe de l'Armée de l'Ombre, ici à New York.

— Qu'est-ce qu'ils y font ?

— Va savoir. Sans doute des expériences sur le génome...

Je frissonne à nouveau. Dan s'en aperçoit et me prend la main.

— Quand peut-on visiter la grande chambre ? interroge-t-il.

— Le temps que je fasse le ménage et quelques menus travaux... Dès mercredi, propose Lucy.

Alors, on va vraiment vivre ensemble... pensé-je en serrant fort la main de Dan. Cette perspective m'aide un peu à oublier le laboratoire et la menace qui pèse sur moi.

CHAPITRE 6

Emmanuel

— Pitié, ne fais pas ça ! imploré-je, terrorisé.

Assis à mon bureau, je ne parviens pas à me lever malgré tous mes efforts.

— Mais je ne fais rien... lâche Jean-Baptiste Chevallier avec un sourire cruel. Tu n'as qu'à t'en aller, si tu es assez fort pour lutter contre mon contrôle mental.

Je fixe avec horreur la fenêtre que Jean-Baptiste a ouverte. Dans quelques minutes, les rayons du soleil qui monte à l'horizon me frapperont en plein visage et me transformeront en torche.

— Pourquoi ? demandé-je, amer. Je ne t'ai jamais rien fait !

— Un, tu es un vampire, race que je méprise plus que tout. Deux, tu as été élu meilleur informaticien de la boîte, et moi deuxième.

— Je te cède ma place ! Je me fiche de ce titre !

— Trois, les filles te préfèrent à moi. Avant, c'était le contraire.

Depuis ma transformation, je plais beaucoup à la gent féminine. J'ai gagné de l'assurance et je me suis débarrassé des lunettes à épaisses montures en plastique que je portais au bureau. Elles cachaient mes yeux d'un bleu profond, que mon

teint pâle et mes cheveux bruns bouclés font ressortir. Quant à Jean-Baptiste, il a les yeux marron et les cheveux châains des hommes de la famille Chevallier. Il n'est pas séduisant comme son frère cadet Nicolas ou comme son oncle Pierre-Henri et son début de calvitie n'arrange rien.

— Quatre, tu es le chouchou du patron, continue Jean-Baptiste. Sinon, pourquoi ce minable t'aurait-il autorisé à rester chasseur ?

— Je démissionne ! m'écrié-je alors que les rayons lèchent à présent le bord de mon bureau.

Dans trois minutes, je suis mort... pensé-je, pris de panique.

— Trop tard. Cinq, tu es l'ancien coéquipier et ami de ce fumier de Dan Léry.

— Je n'ai pas parlé à Dan depuis son départ pour Dublin, il y a plus d'un an et demi...

— Ta vie ne m'intéresse pas. Tiens, je t'offre une dernière cigarette, lâche Jean-Baptiste qui en lance une sur le bureau. Pas besoin de briquet...

Il me fait un clin d'œil et tourne les talons.

— Au fait, je t'interdis d'utiliser ton portable ou de crier à l'aide, précise-t-il avant de refermer la porte au moment où j'ouvre la bouche pour hurler.

C'est fini... Le soleil sera bientôt sur moi ! Les rayons rasants du matin frappent mon sous-main et se rapprochent de manière inexorable. Je suis incapable de bouger le petit doigt. D'ailleurs, ma main est ce qui va brûler en premier.

Je hurle quand le soleil touche mes doigts qui se mettent à fumer et à se couvrir de cloques rougeâtres.

Soudain, Pierre-Henri Chevallier entre dans le bureau. Il comprend tout de suite la situation. Il se précipite vers la vitre qu'il referme d'un coup sec. Elle a reçu un traitement spécial afin que les vampires ne risquent rien.

— Mais enfin, Emmanuel ! Qu'est-ce qui te prend ? Si tu veux mourir, il y a des méthodes moins douloureuses !

Le charme semble être rompu. De ma main valide, j'essuie mes yeux où perlent quelques larmes.

— Merci, patron. Vous venez de me sauver la vie.

— Laisse-moi deviner... Un coup de l'un de mes cousins ?

Je hoche la tête. Chevallier examine ma blessure. Dans quelques heures, elle aura disparu. En attendant, elle est très douloureuse. Je prends dans ma poche une boîte contenant des comprimés de VB – Vampire Blood – et je tente de l'ouvrir d'une seule main, en vain. Chevallier s'en charge.

— Je parierais pour l'un des fils de Frank, poursuit-il. Je vois mal Nicolas essayer de te tuer : il est bête, mais pas méchant. Jean-Baptiste, c'est plutôt le contraire...

Je veux acquiescer, mais je n'y parviens pas.

— Ton silence me le confirme, soupire-t-il.

Soudain, une délicieuse odeur vient frapper mes narines. Je lève les yeux vers Chevallier. Une profonde coupure lui barre le front. Le sang est frais.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, patron ? m'écrié-je alors que mes canines apparaissent.

— Rien de grave. Un chauffard a brûlé un feu rouge et a failli me percuter. Moi, j'ai percuté un arbre...

— Vous n'avez pas besoin d'aller aux urgences ?

— Ce dont j'ai besoin, c'est de vacances... Je pense d'ailleurs à avancer mon voyage d'affaires aux États-Unis. Le plus tôt sera le mieux. Fais disparaître ces dents !

Mes crocs se rétractent comme par enchantement.

— Je ne sais pas comment je vais survivre quand vous serez à l'étranger, soupire-je.

Il réfléchit un instant.

— Tu veux m'accompagner ? Mon ordinateur portable se comporte de façon inhabituelle depuis quelque temps... Il a peut-être un virus.

Il me propose de m'emmener pour ma sécurité ? pensé-je, surpris.

— C'est que... Je n'ai jamais voyagé depuis ma transformation. Et si ça se passait mal ?

— Je serai avec toi, répond Chevallier en haussant les épaules. Je t'empêcherai de mordre les hôtesses.

Je pianote sur mon ordinateur.

— Le seul avion de nuit est un *low cost* qui fait une escale de dix-neuf heures à Dubai... Et il n'y a pas de classe affaires.

— Parce qu'en plus, monsieur voudrait que je lui paie un billet en Business !

— Non, je...

Je me tais et je souris. C'est de l'humour... Chevallier me tend son passeport et sa carte bancaire.

— Je te laisse réserver nos vols et une loge VIP à Dubai. Je vais t'obtenir de manière accélérée les papiers nécessaires pour entrer aux États-Unis. Quand décolle ce merveilleux avion ?

— Ce soir, à 20 heures.

— Parfait. Et tâche de te procurer des fioles de sang de moins de cent millilitres pour passer le contrôle de sécurité...

CHAPITRE 7

Pierre

DIMANCHE 4 AOÛT

Assis au fond d'un fauteuil massant d'une loge VIP de l'aéroport international de Dubai, un verre d'eau à la main, je ne parviens pas à me concentrer sur la revue de musique classique que je viens d'acheter. Je relis sans cesse la même page. Pourtant, l'article principal, consacré à Frédéric Chopin, mon compositeur préféré, m'intéresse au plus haut point. Ma blessure à la tête me fait souffrir et, dès que je ferme les yeux, les images de mon accident de voiture m'assaillent. J'aurais pu y rester. Si Antoine ne m'avait pas prévenu, je...

— Ça ne va pas, patron ? demande Emmanuel, m'interrompant dans mes réflexions.

Allongé sur le fauteuil voisin, le jeune homme épluche depuis deux bonnes heures *le Guide du Routard* de New York, une coupe de champagne hors de prix à la main.

— Si, ça va... Alors, tu as décidé par quoi tu allais commencer tes visites ?

— À vrai dire, j'hésite. Times Square, bien sûr, mais aussi la statue de la Liberté, le pont de Brooklyn, Central Park...

Emmanuel se lance dans une tirade enflammée sur les centres